

Lettre à Pauline Petit essai sur l'écriture de Jacques Brault

Pascal Riendeau

Numéro 7, automne 2005

Yasuhi Inoué

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Riendeau, P. (2005). Lettre à Pauline : petit essai sur l'écriture de Jacques Brault. *Contre-jour*, (7), 47–50.

Lettre à Pauline

(petit essai sur l'écriture de Jacques Brault)

Pascal Riendeau

« Lorsqu'une lecture me laisse sur ma faim ou me suralimente, j'écris. J'écris pour avoir lu et pour mieux lire ». Ma chère Pauline, ces deux phrases que je viens de citer sont tirées d'un essai intitulé « Drôle de métier », écrit en 1974 et repris dans le recueil *La poussière du chemin*, en 1989. Son auteur : Jacques Brault. Oui, chère Pauline, si Jacques Brault a pratiqué et pratique encore en amateur — non en dilettante — ce drôle de métier d'écrivain, je ne peux m'empêcher de penser que c'est en partie grâce à toi. « Et ne m'en veux pas si je te tutoie », reprendrai-je avec Prévert, car malgré ton âge respectable, je t'ai connue dans les textes de Jacques Brault à l'âge de huit-neuf ans. Oui, chère Pauline, peut-être l'as-tu oublié, mais cette vieille grammaire française que tu as laissée à ton petit voisin-ami-amoureux avant ton déménagement, autrefois, ce petit cadeau aura été un véritable don pour lui, et pour nous.

Chère Pauline, si tu as appris à aimer la lecture comme moi, tu as également appris à te méfier des écrivains qui reçoivent leur enfance, qui s'inventent un élément déclencheur, déterminant pour leur carrière, voire leur destin d'écrivain. Chère Pauline, mon incrédulité et ma passion de la lecture vont de pair, c'est l'héritage familial, un don de mon père.

Mais vois-tu, cette fois-ci, pourtant, j'y crois. Je crois l'auteur quand il écrit dans le petit essai autobiographique de 1965, « Une grammaire du cœur », repris dix ans plus tard dans *Chemin faisant*, que ton déménagement l'a complètement ébranlé, irrémédiablement même, et je le crois aussi quand il ajoute :

Elle m'avait laissé en partant une vieille grammaire française [...]. Après chaque règle [...], on citait deux ou trois exemples. L'un de ceux-ci m'a bouleversé. Pour la vie. Pour toujours. Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville. [...] Même avec Pauline, au meilleur de notre joual secret, je n'avais entendu pareille comparaison.

C'est donc la lecture de ta grammaire qui aurait tout déclenché. Mais avant la lecture, je ne peux m'empêcher de noter qu'il y avait le don lui-même. Si je crois davantage à la vérité de cette anecdote d'enfance, c'est que la lecture et l'écriture resteront toujours intimement liées dans l'œuvre de Jacques Brault. Moi, je l'ai découvert à l'adolescence en lisant « Suite fraternelle », mais ce sont ses réflexions — ses réflexions bien à lui — sur l'écriture qui m'ont fasciné et me poussent aujourd'hui encore à écrire, à t'écrire. Pauline, si j'ai choisi de le faire, c'est que je crois que tu existes et que tu as joué ce rôle essentiel dans sa découverte de la lecture et de la poésie, mais aussi parce que dans ses essais sur l'écriture, Jacques Brault insiste sur la tension entre l'intransitivité (écrire, *point*) et la transitivité indirecte (écrire à *quelqu'un*). Il lui faut toujours avoir un destinataire.

Écrire à quelqu'un, certes, mais à qui ? Moi, je t'ai choisie, alors que Jacques Brault, lui, répond plutôt : — « À un inconnu, vaguement imaginé » à Robert Melançon qui lui a naguère posé la question. « C'est très important cette présence indéterminée qui me soutient, m'aide à donner un sens, une direction à ce que j'écris. J'aime m'adresser à quelqu'un quand j'écris. J'ai toujours aimé le genre épistolaire. Maintenant, hélas ! il disparaît, mais pour moi, c'est le genre par excellence », ajoutait-il. « Pour moi, écrire, essentiellement, c'est écrire à quelqu'un¹ », poursuivait-il.

¹ « De la poésie et de quelques circonstances », *Voix et images*, vol. XII, n° 2, hiver 1987, p. 201-202 et 204.

Je te le disais plus tôt, Pauline, cette adresse à l'autre reste indispensable dans les essais de Jacques Brault. Des années plus tard, on en retrouve un autre exemple, presque nostalgique, dans « Il y a quelqu'un ? », petit accompagnement d'*Au fond du jardin* : « Écrire à quelqu'un : c'est une définition de la lettre ; que l'on moque ces temps-ci ; tant pis. Comment peut-on ne pas écrire à quelqu'un ? » J'estime que c'est un énoncé capital, car il témoigne de cette insistance de Jacques Brault à ne pas se contenter d'écrire *sur* un auteur, une œuvre ou une idée, mais bien de parler à quelqu'un, d'imaginer, de deviner le visage d'une personne à qui il s'adresse. *Au fond du jardin* est l'exemple parfait d'une écriture-lecture.

Chère Pauline, ai-je été présomptueux en te rappelant des choses que tu savais peut-être déjà ? Il est fort possible que tu aies eu la chance de lire les essais et la poésie de Jacques Brault (et même ses textes dramatiques, pourquoi pas ?). Alors, lectrice discrète — comme il me plaît maintenant de t'imaginer —, tu sais comme moi qu'écrire à quelqu'un dans ses essais ne signifie pas seulement s'adresser à un inconnu vaguement imaginé ; c'est aussi, ne serait-ce qu'imperceptiblement, s'adresser à toi. Parce qu'il ne t'a pas oubliée ; il n'a pas pu t'oublier. Il le souligne au moins deux fois : d'abord dans l'anecdote initiale d'« Une grammaire du cœur », puis, la seconde fois, dix-sept ans plus tard, dans « Mûrir et mourir », essai repris dans *La poussière du chemin*. Bien que ton nom ne soit pas mentionné, Pauline, tu reviens dans cet essai au moment où l'essayiste s'interroge encore sur l'écriture, le plaisir et la souffrance en plus. Cette fois, tu as sept ans au moment de ton départ, et ce souvenir est présenté comme une métaphore de la tristesse, mais il devient vite une épreuve dans le passage à la maturité de l'écrivain. Ton absence prolongée se manifeste par une présence diffuse mais certaine dans ses textes. J'en ai la conviction. Il semble t'évoquer une troisième fois dans ses saisons et ses châteaux, il est vrai, puis on connaît cette Michèle d'*Agonie*, mais est-ce encore toi ?

Bousculé par les événements et les circonstances, je ne sais comment achever cette lettre ; je me sens un peu comme Alphonse Legardeur — que presque tout le monde a oublié — qui parvient à terminer la sienne pour mieux la déchirer. J'ai peur de ne plus savoir comment écrire une

lettre, Pauline, mais lire me donne, m'a toujours donné le goût d'écrire. Alors, j'espère que ces quelques mots te donneront envie à ton tour de me répondre ou, mieux encore, d'envoyer une missive à ton voisin d'enfance, celui qui en écrivant doit parfois encore penser à toi, celle qui lui a donné ce goût de la lecture, de l'amour et de la poésie.